rie. Elles ont juré de connaître tous les secrets de la forêt. Et quand elles les connaîtront tous, et qu'elles auront cueilli les fleurs fées, nous n'aurons plus de puissance.

Goupil mentait en parlant ainsi, mais il voulait faire peur aux Margots.

Or les Margots n'aimaient pas les petites filles de la Ronde. Pourquoi ? Parce que les Margots sont désordonnées, sales, querelleuses, tout ce qu'une Jeannette n'est pas, ou du moins, s'efforce de ne pas être.

— Si ce n'est que cela, Goupil, dirent-elles, tu peux compter sur nous. Tout le mal que nous pourrons leur faire, nous le ferons, foi de Margot !

Voilà un serment qui ne vaut pas cher, songea Goupil. J'ai plus confiance dans leur méchanceté. Si elles peuvent faire du mal, elles le feront.

Or il y avait à la Ronde une petite fille plus pauvre encore que Javotte parce qu'elle était orpheline.

On l'avait confiée à une vieille femme qui la faisait travailler et ne l'aimait guère. Cette vieille avait une petite-fille, Martine, qui habitait un village voisin mais qui venait quelquefois en visite chez sa grand'mère.

Autant la pauvre Lucette n'était aimée de personne, autant Martine était gâtée à la maison. On lui donnait tout ce qu'elle voulait, et quand elle venait chez sa mère-grand, c'était toujours avec un chapeau ou une robe neuve, un bijou ou des bonbons.

Lucette qui avait bon cœur n'était pas jalouse

de Martine, mais Martine traitait Lucette comme une petite esclave ; et, bien qu'elle fût grande et forte et Lucette petite et frêle, elle lui faisait faire son lit, cirer ses souliers et porter ses paquets.

Ce matin-là, Martine était arrivée toute fière chez sa grand'mère. Son père, la veille, lui avait apporté de la ville une belle broche en or avec une pierre rouge (du moins paraissait-elle en or).

Martine, la broche à son corsage, ne cessait de s'admirer, de se regarder dans la glace, de la faire voir aux autres.

— Elle est bien jolie, avait dit Lucette.

Et puis elle n'avait pu s'empêcher de pousser un gros soupir. Jamais personne ne lui avait donné de broche pareille.

Malheureusement pour elle, Martine entendit ce soupir.

Après le repas de midi, la grand'mère dit à Martine :

— Ma petite fille, veux-tu m'aider à cueillir les pommes douces ?

En général, Martine n'était jamais pressée de rendre service ; mais cueillir les pommes douces, c'était un jeu plutôt qu'un travail. Cela voulait dire grimper dans le vieux pommier fourchu, lancer adroitement les pommes dans le tablier de grand'mère, et s'arrêter de temps en temps pour mordre à belles dents la plus rouge.

— Pendant ce temps Lucette fera la vaisselle, avait dit grand'mère.

Puis elle avait ajouté :

— Ma fi... (elle disait « ma fi » comme dans